L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73. NOUVELLE-ORLEANS, DIMANCHE MATIN, 24 SEPTEMBRE 1882. 56me Année.

Dufour, Bonnet & Cie., Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post office at New Orleans, La as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS. DIMANCHE 24 SEPTEMBRE 1882

VENTES A L'ENCAN.

[illegible], Stern & Co, dans cette salle d'encan No 35 rue de Chartres, bottes, souliers et brodequins.

Par James F. Guinault, au No. 485 rue Royale, entre Poète et Hepagne, un grand assortiment de meubles, piano, argenterie, bijouterie, etc.

La Californie défendant la Louisiane dans la question sucrière.

Il se glisse, parfois, dans les actes du gouvernement de Washington, des anomalies difficiles à comprendre et qui déroutent, souvent, les hommes les plus rompus aux vicissitudes, aux écarts de la politique. Explique, qui le pourra, par exemple, de la part d'un gouvernement qui a, depuis dix-huit à vingt ans, pour idée fixe, fort louable à notre sens, la protection des industries nationales, le traité de 1875 avec les Iles Hawaïi, lequel mettait en péril une industrie nationale—celle des sucres de la Louisiane—au profit de ces îles.

Tant que la Louisiane a été seule à s'en plaindre, on n'en a guère tenu compte, mais il y a, paraît-il, des raffineurs sur la côte du Pacifique; ces raffineurs, ainsi que le peuple de cette section, souffrent beaucoup des conséquences désastreuses de ce traité. Depuis longtemps, nous en étions instruits, mais, une affaire d'élection, à San Francisco, vient de mettre les faits en pleine lumière, et de jeter le trouble jusque dans le camp républicain. Un journal de ce parti, journal qui a, semble-t-il, un certain souci des intérêts de ses lecteurs, ou qui est, peut-être, forcé d'en agir de la sorte pour ne pas s'exposer à les perdre—tout en acceptant la liste des candidats de la Convention républicaine d'Etat, fait une vive opposition au nom de Paul Newman, candidat congressionnel du district de San Francisco—non pas que ce soit un mauvais républicain, dit-il; au contraire, ce serait, personnellement, un excellent choix, mais il est la créature, le favori de ceux qui se sont emparés du monopole des sucres d'Hawaïi; or le traité de 1875 avec les îles Sandwich est une infâmie, ajoute-t-il; il ruine les marchands; il ruine les populations de la côte du Pacifique; il ruine les raffineurs de cette région qui, pour résister à la concurrence que leur fait le sucre de ces îles, sont obligés de soumettre leurs ouvriers à un honteux rabais, à un salaire de sept à dix dollars par mois. Les malheureux ne gagnent pas de quoi payer leur nourriture et leur logement; ils sont réduits à la plus affreuse misère.

Le fait est facile à expliquer. Le gouvernement des Etats-Unis a accordé l'entrée gratuite à une certaine qualité inférieure de sucre. Les grades supérieurs paient un droit au trésor. Que font les monopoleurs? Grâce à la fraude, ils se procurent des profits immenses; ils se font déjà plus de $2,500,000 par an; si la situation actuelle dure encore cinq ans, ils se feront plus de $5,000,000 de bénéfice.

En fait, bien que le traité ait été fait en leur faveur avec une grande maladresse, presque les deux tiers des sucres que produisent les îles hawaïennes, devraient être soumis aux droits. En les colorant, en les brunissant, ils les font rentrer dans la classe des produits inférieurs jouissant du bénéfice de l'exemption. Etonnez-vous, après cela, de ce que l'importation des sucres hawaïens se soit accrue de 30,368,328 de livres, en 1878, à 176,909,207 livres en 1881, et que, l'année actuelle, elle doive monter, selon toute probabilité, au chiffre énorme de 100,000,000 de livres.

Le journal républicain de San Francisco, dont nous venons de parler—le *Chronicle*—qui semble être merveilleusement bien informé sur les fraudes qui se commettent à la faveur du traité de 1875, affirme que les deux tiers des sucres fabriqués à Manille sont transportés aux îles Sandwich, où ils sont raffinés, puis falsifiés, pour traverser ensuite les douanes des Etats Unis, sans payer de droit.

Il n'est guère possible d'imposer une limite quelconque à la fraude organisée sur une aussi grande échelle et s'abritant, d'un côté, sur un traité qui la protège, de l'autre, sur le procédé Dutch Standard qui est incapable de la déjouer.

Les profits nets que peuvent s'assurer ceux qui ont pu monopoliser ce commerce interlope, sont effrayants; ils peuvent s'élever à plus de $10,000,000 par an. Encouragés par de pareils succès et pouvant disposer d'un capital énorme, les spéculateurs sont prêts à braver tous les dangers, à franchir tous les obstacles à tenter toutes les corruptions. Cinq, six, huit, dix millions, ils les dépenseront, s'il le faut, pour prolonger une situation qui est, pour eux, une source inépuisable de profits, pour étouffer la voix publique qui proteste, et contre le traité, et contre les abus et les fraudes qu'il protège, contre les ruines qu'il a accumulées autour de lui.

Il est de notre devoir de signaler la situation au public, d'appeler sur elle l'attention des hommes à qui nous avons confié, à Washington, la défense de nos intérêts, aux sénateurs, aux représentants de la Louisiane.

Le traité de 1875 a été ratifié par les deux parties et mis en vigueur le 15 août 1876; il doit durer sept ans; par conséquent, il expire le 15 août 1883, mais il faut qu'il ait été dénoncé 12 mois à l'avance. A partir de l'époque de son expiration, on peut, en tout temps, réclamer son abrogation. Que les représentants de la Louisiane au Congrès s'entendent avec ceux de la Californie, dont les intérêts sont aussi lésés que les nôtres par ce malheureux traité, cause de tant d'infortunes, de fraudes et de vols, au détriment même du trésor du gouvernement général, et ils en obtiendront facilement l'abrogation.

M. John Davis, agent de M. Défosses, a reçu, hier, de ce dernier, une lettre qui lui annonce l'engagement de M. Delastasy Kastner, en remplacement de M. Roger, second baryton.

M. Défosses a conclu, avec M. Deligne, costumier de Covent Garden, Londres, pour l'opérette, un marché pour 350 costumes, et, avec M. Dezian, New-York, un marché pour 140 costumes—tous nouveaux.

Le directeur de notre Théâtre de l'Opéra part, de New-York, le 26 du courant. Il s'arrêtera un jour à Cincinnati et sera ici le 2 octobre, (un mois avant l'arrivée de la troupe) afin de surveiller, en personne, les réparations et les installations nécessaires.

Le chemin de fer du Lac Borgne—ancien chemin de fer du Golfe du Mexique.

Nous apprenons, avec plaisir Apourquoi pas avec fierté—que l'on travaille activement à rétablir l'ancien chemin de fer du Mexique, bonne, vieille et noble institution, qui vient au premier rang par ordre d'ancienneté, après le chemin de fer Pontchartrain, le vénérable doyen de nos chemins de fer aux Etats-Unis.

Nous nous rappelons encore l'enthousiasme qu'a provoqué son complet achèvement en 1838. Aujourd'hui, la construction de mille milles de chemins de fer semble un jeu; alors l'établissement d'une ligne de fer de 30 milles de longueur était tout simplement un prodige.

La Louisiane a des idées arriérées, littérales; la construction du chemin de fer du Mexique est une preuve du contraire, et l'on devrait publier les noms de ses premiers souscripteurs; elle prouverait que la Louisiane, que la Nlle-Orléans marchaient jadis en tête des autres Etats et villes de l'Union sur la voie du progrès.

Malheureusement, la guerre est arrivée, qui a bouleversé toutes les situations, qui a dirigé toutes les attentions, toutes les activités d'un autre côté. Il fallait des vapeurs cuirassés pour se défendre contre l'ennemi; on s'est emparé des rails du chemin de fer du Mexique pour blinder des steamers de guerre.

Mais oublions le passé; ne parlons que du présent, et félicitons ceux qui font actuellement de nobles efforts pour rétablir le chemin qui conduisait jadis et conduira bientôt les voyageurs au Lac Borgne.

Inutile de faire ressortir aujourd'hui les avantages que tire la Nouvelle-Orléans de la construction des chemins de fer du West End et du Fort Espagnol. Notre population y trouve le moyen facile et rapide d'aller respirer l'air du Lac, et de passer une soirée agréable. Notre ambition s'élève plus haut. Nous voulons posséder de véritables établissements de bains de mer, de bains d'eau salée, et non pas seulement saumâtre.

Quelle localité plus heureusement choisie que Proctorville on ses environs, pour y élever des résidences d'été, surtout un hôtel qui recevrait une foule de personnes qui ne peuvent s'absenter que peu de jours, et, pendant ce court espace de temps, jouir, tout à la fois, de la brise de la mer et de bains d'eau véritablement salée?

Là-dessus, il n'y a de doute pour personne.

Mais il faut que le chemin de fer du Mexique soit à la portée de tous; il faut qu'il pénètre jusqu'au centre de la ville. Pourquoi n'aurait-il pas son débarcadère rue du Canal, d'où il se dirigerait vers les Champs-Elysées par les rues du Bassin, St Claude et Bons-Enfants. Nous souhaitons que les administrateurs de la ville lui accordent le droit de passage par ces rues, mais, si par hasard, ils objectaient au parcours, qu'ils veuillent bien en indiquer un meilleur.

Nous ne voyons pas les obstacles qui pourraient s'opposer au privilège que demande la compagnie; nous approuvons complètement, dans son ensemble et dans ses détails, le projet de la compagnie qui vient de se former et a pour but de poursuivre vivement les travaux de construction.

M. Henri Joubert.—Nous avons eu le plaisir de recevoir la visite de M. Henri Joubert, le violoniste louisianais, qui vient de passer quelques mois à Paris. Centre fécond s'il en est, où à toute heure on se trouve en contact avec des individualités distinguées, dont le commerce sait vite développer un tempérament artistique. Le charmant talent de M. Henri Joubert n'a pu que grandir là; il y a certainement entendu les maîtres à nouveau, et cette bonne fortune n'a dû que mieux aplanir encore pour lui la route qui conduit aux sommités de l'art. Il est depuis longtemps en excellente voie et fera chemin à coup sûr.

Nous avons plaisir à recommander ce jeune professeur qui unit la pratique à l'exécution, qui sait démontrer et donner le bel exemple.

M. Joubert, arrivé ici mercredi dernier, reprend immédiatement ses leçons.

—Nos remerciments à l'anonyme qui nous adresse le livret de *Cinderella (Cendrillon)*, gentille opérette en 2 actes qui vient d'être brillamment exécutée par 300 enfants, à l'Académie de Musique de East Saginaw, Michigan, sous la direction de Mme Chas. Benton.

Excursion a St-Martinville.—Nos remerciements à MM. F. D. Charbonnet & Cie. pour les billets qu'ils nous ont adressés. Nous rappelons à nos lecteurs que le train de plaisir—bien nommé dans ce cas—partira de la Nlle-Orléans pour la Nlle-Ibérie, St-Martinville et les stations intermédiaires, le samedi 30 septembre, à 7 heures du matin, et laissera St-Martinville le lendemain, 1er octobre, à 3 heures de l'après-midi.

De très élégants préparatifs se font pour cette excursion; la Nlle-Ibérie et St-Martinville tiennent à ce que leurs visiteurs—impatiemment attendus—gardent le meilleur souvenir de ce tendre voyage, dont le prix est nominal: $3 aller et retour. On parle d'illuminations, de bals et aussi d'une grande messe en musique chantée à l'église de St-Martinville par de jolies voix.

Les billets s'écoulent très rapidement, d'après ce qui nous est rapporté, et à en juger par les numéros d'ordre dont sont timbrés les nôtres.

Les Comités de Réception et d'Organisation sont ainsi composés: Le juge Alcibiade De Blanc, MM. Chas. H. Mouton, Félix Voorhies, James E. Mouton, Pierre Damaré, J. F. Rousseau, Branch K. Miller, Louis A. Richards, Edouard Fuselier, Gaston Bienvenu, Edouard Durrive Jr.

Ces noms parlent d'eux-mêmes.

Pour tous autres détails voir l'annonce.

Nous apprenons que notre excellent ami, M. Michel Lion, des Cent Mille Paletots, part ce soir pour New-York, afin d'y compléter son stock d'hiver d'habillements confectionnés et de lingerie en général. Notre désir est de le voir de retour en bonne santé et comptons bien lui rendre visite.

La sous-commission du budget chargée d'étudier la transformation de la monnaie de billon a émis un avis favorable à ce projet.

Il existe actuellement en France 500 millions de francs en pièces de un et deux sous qu'il va falloir retirer de la circulation pour les remplacer par des pièces de nickel, à peu près semblables à celles dont se servent la Belgique, la Suisse, l'Allemagne, les Etats-Unis, le Brésil et le Pérou.

Le travail nécessité par cette opération sera énorme, mais l'hôte de la Monnaie de Paris et la succursale de Bordeaux possèdent l'outillage nécessaire pour exécuter cette importante transformation.

L'auteur des *Souvenirs* cite une lettre de Mme Sand à lui adressée, le 21 juin 1868, et qui contient une apologie en pure inattendue chez l'auteur d'*Indiana*: l'apologie du mariage. On y lit:

"....Mariez-vous! je vous crie que la famille est le port. On vous l'a dit trop tôt, je ne vous le dis pas trop tard. On a l'âge que l'on paraît avoir. Faites un mariage d'amitié pour avoir des enfants. L'amour ne procure guère. Quand vous serez devant vous au être que vous aimerez plus que vous-même, vous serez heureux. Mais ce n'est pas la femme que l'on peut aimer plus que soi-même. C'est l'enfant; c'est l'être innocent, c'est le type divin qui disparaît plus ou moins en grandissant, mais qui, durant quelques années, nous rambne à la possession d'un idéal sur la terre."

FAITS DIVERS AMERICAINS

Voici un sujet que nous recommandons aux sociétés de tir de la Nouvelle-Orléans. Il est certainement de première force..... dans son genre. C'est un M. *** qui, dans ses moments perdus, a des velléités de suicide; à chacun ses fantaisies. Or ces temps derniers, quatre de ces crises lui sont venues; quatre fois il s'est armé d'un pistolet, l'a braqué sur son individu et quatre fois il est sorti sain et sauf de l'épreuve. Il y reviendra. Suicide à continuer, comme les romans-feuilletons.

Il est vrai qu'il en est de cela comme du duel. Vous faites merveille au tir; vous stupéfiez votre galerie par tant de massacre de poupées, par les sonneries répétées, mais sur le terrain, l'exécution baisse; le bras perd sa sûreté; ce diable d'adversaire qui n'est plus une poupée, vous dérange, trouble votre rayon visuel, rompt votre ligne avec son canon qui, de son grand œil rond, vous regarde fixement. L'arme ne doit pas être d'une immobilité parfaite pour qui la dirige contre soi. Et puis cette question s'impose à nous: Si ce *suicidé-rté* a bien une vocation, pourquoi s'obstine-t-il au choix du pistolet, tir auquel il n'est pas passé maître évidemment.

—Au cas où Arabi Pacha échapperait, comme nous l'espérons, aux rigueurs d'un conseil de guerre, et serait rendu au désert, un publiciste américain lui conseille de se rendre aux Etats Unis pour y faire des conférences, des "lectures." Source certaine de grande fortune, ajoute notre confrère. L'avis a son prix. Il nous rappelle l'une des idées de Barnum, ce prodige de la spéculation et du bauquisme, ce puffiste qui a ouvert à la réclame des horizons imprévus.

C'était au temps du second Empire: Victor Hugo était en exil à Guernesey, et du haut de cette île, mieux que jamais, il remplissait le monde de son nom—comme Napoléon à Ste. Hélène. Barnum, qui craignait, peut être, que le grand homme devint inutile dans cette retraite forcée, Barnum vit là un riche filon à exploiter, et il voulut proposer au poète une somme d'un million de francs pour une série de lectures en français aux Etats-Unis. Comme on lui objectait une langue qui ne serait comprise que d'un nombre d'individus relativement faible, il répondit avec son imperturbable assurance de moutreur que rien n'arrête: "Peu importe qu'on comprenne Victor Hugo; je l'exhibe, voilà tout." Pas n'est besoin de dire l'accueil que reçut l'offre, si tant est qu'elle ait été faite.—Arabi Pacha serait peut-être moins scrupuleux.

—Autre idée que nous soumettons à la légion de ceux qui sont en quête d'un moyen de fortune: Ou projets de former à Paris une compagnie qui assurerait une somme de à tout chanteur ayant perdu sa voix. Cette somme serait déterminée d'après la valeur pécuniaire que possédait, dans toute sa force, la voix actuellement éteinte. Il y a peut-être quelque chose au fond de cette pensée; mais ne présenterait-elle pas aussi un danger pour l'assureur et une menace pour le public? L'espérance de la prime viagère ne serait-elle point un encouragement aux brailards? — et nous en avons beaucoup—ne hurleraient-ils pas de plus belle, afin de briser plus surement leurs cordes malfaisantes, et de devenir plus tôt les pensionnaires du cri? Il est vrai que si les assureurs perdaient là, le public, quelque temps maltraité, y gagnerait en fin de compte. Les détonations dureraient moins longtemps.

—Un chroniqueur trop pressé pour se relire, écrivait un jour, dans une de nos revues plus quel journal, cette phrase mémorable qui avait du moins le mérite d'échapper à une demande de rétification: "Un infortuné, ouvrier sans travail, s'est fait sauter la cervelle, ce matin. On croit la blessure très grave." Le coroner avait déjà plus que donné raison au chroniqueur.

—Un plaisant avait avancé que l'avocat général Brewster ne voyageait jamais sans se munir de six chapeaux. L'éminent légiste qui n'a rien de caché pour ses contemporains, vient de rectifier le fait. Lorsqu'il est en voyage, il ne se charge pas de six chapeaux—on a exagéré, il n'en emporte que cinq.... et un bonnet de nuit. Voilà la vérité; qu'en se le dise.

—Une "*dame*" de Boston, dont les ancêtres ne remontent pas précisément aux croisades, mais qui possède surabondamment l'arrogance de l'argent, recevait, dernièrement, une leçon qu'il nous plaît d'enregistrer ici. Une jeune fille, de haute éducation, se présentait chez la parvenue comme gouvernante, et l'on discutait les termes du contrat. "Vous comprenez, dit la Bostonienne avec un ton outrageusement naturel, que je n'introduis pas une gouvernante dans ma famille, et qu'elle ne peut s'asseoir à ma table; c'est là un système arrêté par quelques amies et moi."—"Soit, et je prends alors congé de vous; seulement, laissez-moi vous le dire, vous trouverez difficilement dans cette République américaine, où l'on a le sentiment de la dignité personnelle, une gouvernante qui, jugée digne de servir de guide aux enfants, se croie déplacée à la table de la mère. Quand vous étiez jeune, si vous aviez eu le bienfait d'une gouvernante comme moi, elle vous aurait appris cela. La mère ne dit pas toujours la bouche, on le voit. Elle a ses moments de fierté et de protestation. Grotesques sont et grotesques resteront ces caricatures d'aristocratie.

—La princesse Louise, dans sa récente visite à Sacramento, a reçu un riche et élégant cadeau de M. Richard Pick, un officier Anglais. Une corbeille argent plaqué portant à droite, en argent massif, le drapeau américain, à gauche, en argent massif aussi, le drapeau anglais, tous deux émaillés de leurs couleurs. La corbeille était garnie de fleurs très rares.

—On assure que le fameux va trop bien au général Grant. Depuis quelques mois, il grossit à vue d'œil, il a perdu cette élasticité de pas qu'il avait, son allure militaire enfin. Il marche presque péniblement dans Wall Street, où il livre aux stocks des batailles heureuses aussi, jusqu'ici; mais s'il continue à s'épaissir de la sorte, il aura sous peu des proportions hottentotes.

—On raconte que dans un "camp-meeting" tenu, il y a une semaine environ, à Ashboro, Caroline du Nud, un véritable miracle s'est produit devant toute la congrégation de méthodistes qui se livraient à aux pratiques de leur croyance. Un enfant de treize ans se faisait remarquer par son recueillement, par sa piété, mais ses manifestations s'en produisaient dans le silence, car il était resté muet depuis sa venue au monde. Or, un jour que l'on était inspiré du camp-meeting s'était exprimé avec une chaleur inusitée, une exaltation qui gagnait de proche en proche, l'enfant, lui aussi, sembla plus touché qu'aucun, plus anrexcité que jamais, et, tout d'un coup, comme soulevé par une puissance mystérieuse, il se dressa devant l'assemblée surprise, la contempla d'un regard d'illuminé et.... parla. Depuis, le plein usage de la parole lui est venu, et il a été, jusqu'aux dernières heures de la réunion religieuse, l'un de ceux sur lesquels l'inspiration est le plus souvent descendue. Nous reproduisons le fait que nous avons lu; nos lecteurs en feront ce qu'ils voudront.

—Les directeurs d'une Foire qui se tient présentement dans le comté de Jefferson, Etat du Mississipi, offre un prix à l'auteur du meilleur mémoire sur la tempérance. Fort bien jusqu'ici. Mais savez-vous ce que sera ce prix? Nous vous le donnons en mille. Inutile de vous briser l'esprit à ce casse-tête: Une damejeanne de whiskey! Seulement le journal où nous puisons ce détail ne nous informe point si la damejeanne sera pleine. Si non, il y aurait là circonstance atténuante. Ce ne serait plus qu'une damejeanne à whiskey. Ce que c'est pourtant qu'une particule!

—Le succès de Mme Theo,—succès d'artiste et de femme—s'affirme chaque jour à New York, où la pimpante artiste réalise tous les soirs de splendides recettes.

—On vient de faire l'essai aux Etats-Unis, sur la ligne du chemin de fer adrien de Atlanta (Géorgie) à Charlesville (Virginie), d'un nouveau système permettant à un train en mouvement d'échanger des dépêches télégraphiques.

Cette invention, due à M. C. W. Williams, capitaine dans l'armée américaine, consiste en un fil télégraphique courant le long du frein dont il est isolé avec des interruptions de 40 pieds d'intervalle.

Les extrémités de chaque tige divisionnaire du fil sont reliées à des galets en cuivre, qui sont mis normalement en contact, de manière à ce que le courant électrique passe complètement à travers.

Un fourgon du train est transformé en un bureau de télégraphe; deux longues tiges métalliques ou rails émergent du dessous du fourgon, frottant les deux galets en cuivre lorsque cette voiture est en mouvement. Il résulte de ce frottement que tout contact se trouve interrompu entre les deux galets. Les deux longues tiges métalliques sont mises en contact par les instruments du fourgon, et le courant électrique passe d'un galet à travers les instruments pour se rendre à l'autre galet, d'où il traverse le restant du fil conducteur. Le courant ainsi établi à travers l'appareil n'est jamais interrompu; car, lorsque le mouvement initial est donné par le fourgon d'une paire de galets à l'autre, les deux grandes tiges métalliques ou rails établissent le contact avec la dernière paire avant cessation avec la première.

Les appareils placés à l'intérieur du fourgon sont donc constamment en mouvement pendant la marche du train le long de la ligne télégraphique établie sur la voie formant en réalité une autre ligne parallèle mobile qui peut recevoir et communiquer des dépêches.

Le télégraphe peut également être mis en application par le système ordinaire Morse ou par des appareils d'une plus grande puissance.

Le nouvel appareil télégraphique du capitaine américain offre donc ce double avantage: de permettre au voyageur de communiquer même pendant le parcours du trajet et de mettre le chef de train en rapport avec les stations intermédiaires.

—L'Etat de l'Illinois a produit, cette année, 100,000,000 de boisseaux d'avoine.

—Trente-quatre patentes ont été accordées, mardi dernier, au célèbre Eddison.

—Baltimore a reçu, dans la semaine, 31,180 sacs de cafés. C'est le plus fort chiffre de l'année.

—Le steamer "City of Mexico" quitte New York le 26 de ce mois, pour la Nlle-Orléans, et fera le service habituel d'hiver entre notre ville et les ports du golfe du Mexique.

On dit déjà que le général Garnet Wolseley sera créé Pair d'Angleterre à son retour à Londres. Titre prestigieux là-bas, et auquel est attachée toujours une pension, parfois même une dotation. Quand le duc de Wellington fut élevé à la Pairie, il reçut une dotation de trois millions de piastres, outre la rente annuelle qui lui fut accordée. Nous souhaitons ce petit pot-de-vin au général Wolseley.

La lettre de soumission d'Arabi Pacha est brève et digne. La voici: "J'ai obéi à la voix du patriotisme. Ma mission est terminée, je m'en remets aujourd'hui à la volonté de mes vainqueurs."

—M. John Bright reçoit, paraît-il, des lettres nombreuses dans lesquelles on lui demande comment il se fait qu'il n'ait pas trouvé par humanité, un remède au mal inventé par lui, le Bright's disease. Cette question persévérante, continue, le rend perplexe. Il cherche.

—Le nombre des filons dont jouissent la Nouvelle-Orléans et les grands centres des Etats-Unis, sont plus que respectable; les rapports de police en témoignent tous les jours. Cependant, nous n'avons rien à envier tous ces rapports à nos bons cousins les Anglais. Une récente statistique dit qu'il y a maintenant en Angleterre une moyenne de 17,251 coquins, connus de la police, sans qu'elle ait pu les atteindre encore et qui vivent en détroussant autrui. On en signale 1250 à Londres.

Académie de Musique.—A ce soir le début de Mme Minnie Madden, et la première représentation de la comédie-drame *Fogg's Ferry*, ouvrage en 4 actes.

Le talent de Mme Madden est de ceux qui ne sont pas contestés, un directeur ne saurait guère avoir un plus bel atout dans son jeu. Elle sera accueillie par des sympathies acclamées sur les premières scènes américaines, et elle paraîtra devant notre public dans le rôle le plus saillant peut-être de son répertoire et dans une œuvre où l'intérêt ne se démentit jamais. A ce soir donc.

Grand Cirque Forepaugh.—Cette exhibition monstre a laissé ici des souvenirs qui lui assurent bon accueil et succès à son retour, si le présent vaut le passé. Nous n'avons d'ailleurs aucun doute là-dessus. Mieux que jamais le Cirque Forepaugh est un spectacle curieux et grandiose. On y trouve d'abord—et nous insistons sur ce premier point, un sujet auquel sa beauté a conquis l'appellation de "la plus jolie femme du monde." Puis c'est toute une troupe d'écuyers et d'écuyères dont la réputation est universelle, des trapézistes, des jongleurs, des vélocipédistes, des acrobates, quatre ménageries, un musée, un hippodrome, vingt-deux éléphants éduqués à miracle, et une excellente bande de musique. Deux millions ont été consacrés à la formation de ce gigantesque ensemble; si gigantesque en effet qu'il exige quatre tentes, et que dans ses confortables et élégants pavillons, il compte 20,000 sièges.

La procession par les rues de la Nouvelle-Orléans sera une longue merveille. Elle aura lieu le vendredi 6 octobre, entre dix heures et midi, si le temps le permet. Dans le cas contraire, elle sera renvoyée au premier jour de beau temps.

Les représentations—soirées et matinées, auront lieu du 6 au 14 octobre inclusivement, rue du Canal, en face de la station des chars.

On pourra se procurer des billets au magasin de musique de M. Grunewald. Lire l'annonce.

Musique nouvelle.—Nous avons sous les yeux trois morceaux que M. Philip Werlein a bien voulu nous adresser. Le *Rêve du Page*, mélodie de M. Ernest Dassier; *Georgina*, Polka Russe par M. Jules Philipot—et enfin—*Grande Etude-Valse* de concert, production de Quidant, ce gracieux et poétique pianiste, qui reste toujours jeune, et qui, après avoir charmé par sa délicieuse exécution, captive encore avec sa musique de piano, et des mélodies saisissantes comme *Petit Enfant* et *Ma Barque*, entre tant d'autres. Nous appelons l'attention sur ces nouveautés parisiennes.

Changement [de local.—L'extention des affaires et l'ouverture d'une saison qui promet d'être brillante ont déterminé M. Darion de changer de local, afin de pouvoir étendre ses affaires. Le nouveau magasin, qu'occupera l'Etoile-Rouge, sera très vaste et sera un ornement pour notre boulevard; là, comme dans l'ancien local, notre population trouvera plus que jamais, la modicité des prix jointe à la perfection de la coupe. Nous souhaitons bonne chance à la nouvelle entreprise, du propriétaire de l'Etoile Rouge, et nous nous plaisons à le féliciter de son énergie que notre public récompensera comme elle mérite de l'être.

Billet gagnant.—M. T. R. Roach, caissier de la Banque Nationale de l'Etat, rue de la Monnaie, en collection pour le compte de M. R. R. Deacon, de Butler, Mo., un cinquième du billet No 42,101, tirage à numéro simple de la Louisiane, qui gagne le gros lot de $75,000, le dit billet ayant coûté la modique somme de une piastre, et que le montant lui en a été promptement payé en un chèque sur la New Orleans National Bank sur présentation du billet aux bureaux de la compagnie.

Marchandises d'automne — E. H Adams a reçu de belles marchandises d'automne qu'il vend à un bon marché extraordinaire. Voir l'annonce.

Nous appelons l'attention toute particulière de nos lecteurs sur l'annonce que publie ce matin dans nos colonnes MM. Bassetti & Xiques. On sait que cette maison ne reçoit que des vins des meilleurs crus, ainsi que des fruits à l'eau-de-vie, etc, provenant des principales maisons de Bordeaux. Nous nous contentons donc de référer nos lecteurs à l'annonce.

Nouvelle-Orléans, 7 décembre 1877.

Le présent certificat a pour but de déclarer que j'ai soigneusement examiné les ingrédients composant le Malakof Bitters et n'y ai rien trouvé de nuisible à la santé. Au contraire, c'est un composé de plusieurs toniques qui excite favorablement les fonctions de l'estomac et tend à activer la digestion et à la rendre plus complète. J'ai fait des expériences avec le Bitter et je le recommande avec plaisir comme un tonique bienfaisant pour la digestion lourde.

Signé: De ARMAND MERCIER
220 rue Girod.

Tout le monde connaît le célèbre distique de *Ruy-Blas*:

A nous deux nous faisons un assemblage infâme!
J'ai l'habit d'un laquais, et vous en avez l'âme!

Voici comment il a été travesti, dernièrement, par un auteur de province, qui avait transposé les deux derniers mots du premier vers, et qui ne voulait pas en démordre:

A nous deux nous faisons un infâme assemblage
J'ai l'habit d'un laquais, et vous en avez... l'âge!

Ecrivains, frères et confrères, vous tous dont le cerveau surmené s'épuise en travail incessant et sans même assurer le repos de votre vieillesse, lisez ceci.

Vous ne vous doutez peut-être pas vous-même des fatigues de votre cervelle, perpétuellement congestionnée. On vient de découvrir un appareil d'une délicatesse exquise, qui mesure exactement l'importance de ces congestions, de ces afflux de sang.

Cet appareil, nommé pléthysmographe, et inventé par le docteur Mosso, de Turin, est décrit en ces termes par M. Pouchet dans le *Siècle*:

Il est extrêmement simple. C'est une sorte d'étui dans lequel on enferme le bras de la personne sur laquelle on veut expérimenter. L'étui est ensuite rempli d'eau et mis en communication avec des tubes capillaires, dans lesquels cette eau monte ou descend d'une quantité très appréciable dès que le volume du bras varie, si peu que ce soit. A chaque contraction du cœur, à chaque dilatation de la pulsation, un peu plus de sang est chassé au bras, celui-ci augmente légèrement et l'eau monte dans le tube capillaire.

"On peut de même provoquer dans le bras des changements de volume qui ne sont en quelque sorte que le contre-coup de ce qui se passe au cerveau. Celui-ci quand il travaille, a besoin de plus de sang que dans le repos d'esprit. Cet afflux de sang ne peut se faire évidemment qu'aux dépens du reste du corps. Le volume du membre va donc diminuer, et le pléthysmographe nous accusera cette diminution. Rien n'est plus facile, on le conçoit, que d'adapter à l'instrument de M. Mosso un enregistreur. Les changements de niveau dans le tube capillaire pourront se retracer en une courbe amplifiée et les moindres variations deviendront ainsi très visibles, celles dues aux mouvements respiratoires et circulatoires aussi bien que celles dues aux intervalles d'activité et de repos du cerveau.

"Un jour, pour mieux vérifier ces effets de l'action mentale, M. Mosso demanda à un de ses collègues, M. Pagliani, dont le bras était dans l'appareil, de multiplier de tête 207 par 8, et de faire signe quand il aurait fini. La courbe enregistrée montra très distinctement qu'il y avait eu pendant ce temps appel de sang au cerveau. C'est ainsi que le pléthysmographe pourrait, à la rigueur, servir à mesurer l'effort intellectuel qu'il faut à diverses personnes pour accomplir un travail de tête."

Il s'est même trouvé chose assez curieuse, un M. Gaskell pour conseiller de faire servir le pléthysmographe dans les examens pour découvrir, outre les connaissances que possède un candidat, combien il lui faut d'efforts pour effectuer un travail cérébral déterminé.

Sans suivre M. Gaskell dans ses projets de réforme, poursuit M. Pouchet, il est certain que l'appareil de M. Mosso peut parfois donner de fort curieuses indications, et bien faites pour étonner les gens non prévenus. M. Mosso raconte que, tandis que son instrument était monté et prêt à fonctionner dans sa chambre, à Turin, il reçut la visite d'un littérateur. Celui-ci regarda un moment l'instrument, s'enquit de son mécanisme, et renseigné, fit l'éternelle objection de ceux qui ne savent pas ou plutôt qui n'ont pas l'esprit scientifique: "A quoi cela peut-il servir?" M. Mosso répondit: "Eh bien! je vais dire avec cet instrument si vous l'osez le gros assez facilement qui vous est." Comme le littérateur faisait un geste d'incrédulité, on lui proposa l'épreuve. Il mit son bras dans l'appareil et on lui donna un livre latin à lire. Le pléthysmographe accusa une très légère dépression de la courbe, c'est-à-dire un effort cérébral presque nul. On lui reprit alors le livre latin et on lui remit un livre grec. Immédiatement la courbe fut bien plus profonde. Il avait d'abord affirmé qu'il lui était tous aussi facile de lire du grec que du latin; mais M. Mosso put lui faire voir qu'il se trompait."

La session de baccalauréat de juillet et août est terminée à la Sorbonne. Il paraît que jamais les candidats n'avaient été si nombreux.

Les deux facultés des lettres et des sciences ont eu à examiner 4,404 candidats; elles n'en ont reçu que 1,730.

La France possède donc 1,730 bacheliers de plus, dont 4 bachelières.

Il y avait pour le baccalauréat de rhétorique, 1,750 candidats, 695 ont été reçus.

Il y avait cinq candidates: la faculté peu galante, mais juste avant tout, n'en a reçu que deux.

Pour le baccalauréat de philosophie, il y a eu, 1,053 candidats, et 537 reçus. Quatre jeunes filles s'étaient présentées, deux ont été admises et ont passé un brillant examen.

Pour les sciences, 1,163 candidats s'étaient fait inscrire; il n'y a eu que 390 reçus.

178 candidats se sont présentés au baccalauréat restreint. Il n'y a eu que 59 reçus.

FAUCHEUX-GUILLOTTE.—Marié samedi 26 août 1882, à l'Eglise St-Stephen, par le Révd Père Andrieux, M. EDGARD FAUCHEUX de la paroisse Jefferson, Lne, à MLLE LOUISE GUILLOTTE, de cette ville. 24 sept—1 f

Décédé à sa dernière résidence, paroisse St-Bernard, mercredi 20 septembre 1882, à 5 heures et demie du matin, AUGUSTE NICOLAS VALTZ, à l'âge de 25 ans et 10 mois, natif de la Nouvelle-Orléans, fils de feu Nicolas Valtz et de Catherine Diendonné, tous deux natifs de France.

Les funérailles de Markaville, (Avoyelles) sont priés de reproduire.

Décédée, hier matin, à 6 heures, à l'âge de 40 ans, JOSEPHINE ERNESTINE PEPIN, épouse de feu Alcide Tibier, jr. Les amis et connaissances des familles Tibier, Pepin et Turcotte sont priés d'assister à ses funérailles qui auront lieu ce matin, à 10 heures précises. Le corps est exposé au No 42 rue Esplanade, encoignure Chartres.

Société française de bienfaisance et d'assistance mutuelle de la Nlle-Orléans.—Décédé hier soir, à 7 heures, à l'âge de 68 ans, le sociétaire JULIEN SENAC, natif d'Aux Département du Gers.

MM. les sociétaires et spécialement ceux de la catégorie du mois de septembre sont priés d'assister à ses funérailles qui auront lieu AUJOURD'HUI, à 4 heures du soir. Le convoi partira de l'Asile où le corps est exposé.

Par ordre du Président.

A. CARRIÈRE.

L. Simon, Secrétaire.

GRANDE MESSE FUNÈBRE.

Une Grande Messe funèbre sera célébrée samedi le 30 septembre, à 7 heures du matin, à l'église St-Vincent de Paul, rue Dauphine, entre Montégut et Clouet, pour le repos de l'âme de feu veuve LOUIS CASTEIX (née Catherine Rabassa). Ses amis et connaissances sont respectueusement priés d'assister à la cérémonie religieuse.

De la part de sa fille. Mme Magioni.

24 sept—2 f 29

Société de Bienfaisance des Bouchers de la N. O.

16me Anniversaire de sa fondation.

Les officiers et les membres de cette Association se réuniront **Dimanche**, le 1er octobre 1882, à 2 heures et demie P. M. au local ordinaire, où, Place Toydras et Hospitaux, pour célébrer le 16me anniversaire de la fondation de la Société Tenue de rigueur: habit noir et gants blancs. L'appel se fera avant le départ. Le plus grande ponctualité est requise.

Par ordre du Président.

PAUL ESTEBEN.

G. Pérès, Secrétaire. 24 sept—1f

Attention, Cordonniers!—L'Association des Cordonniers s'est constituée à une réunion ajournée qui a eu lieu le 18 courant au No 51 de la rue Bienville. Une assemblée spéciale est convoquée pour le 25 du courant, à 7 heures du soir, à l'effet de traiter d'affaires de la plus haute importance.

Par ordre du président pro tem.

24sept—1f JAS. S. ITALL,

F. LIMONGY,

Coin Royale et Bienville.

Offre à vendre en gros et au détail:
75 caisses Petits Pois nouveaux, Jour